



**HAL**  
open science

**Compte rendu : Régis Salado et Carine Trevisan (dir.) : "Écrits, images et pensées de prison : expériences de l'incarcération" (Hermann, coll. " Cahier Textuel ", 2019)**

Corinne Grenouillet

► **To cite this version:**

Corinne Grenouillet. Compte rendu : Régis Salado et Carine Trevisan (dir.) : "Écrits, images et pensées de prison : expériences de l'incarcération" (Hermann, coll. " Cahier Textuel ", 2019). Europe, 2020, pp.373-374. <hal-03152974>

**HAL Id: hal-03152974**

**<https://hal.science/hal-03152974v1>**

Submitted on 25 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

***Écrits, images et pensées de prison : expériences de l'incarcération, sous la direction de Régis Salado et Carine Trevisan, Paris, Hermann, coll. « Cahier Textuel », 2019, 331 p.***

**Compte rendu par Corinne Grenouillet, paru dans *Europe* n° 1097-1098, *Jacques Rancière / André Platonov*, septembre-octobre 2020, p. 373-374.**

Depuis quarante ans, l'Université de Paris Diderot (anciennement Paris 7 et depuis peu Université de Paris) héberge une section dite des « étudiants empêchés ». Cette appellation singulière décrit la situation de prisonniers qui étudient sans pouvoir se rendre à l'université. C'est depuis leurs lieux d'incarcération dans diverses prisons de la région parisienne qu'ils ont donc rencontré les coordonnateurs du volume, ainsi que Natacha Lallemand, Alain Parrau, Crystel Pinçonat ou Aude Siméon qui y signent des contributions. À la prison de Réau, un prix littéraire décerné chaque année depuis 2014 par dix détenu.e.s, le prix « Paris Diderot – Esprits libres », a été mis sur pied par Carine Trevisan et Régis Salado. Ce contexte que le lecteur curieux découvre dans les « notices des contributeurs » aurait mérité à lui seul un article, tant le projet et sa longévité sont passionnants.

L'ouvrage réunit 18 contributions scientifiques et quatre « récits », dont deux écrits d'incarcération, par Jean-Christophe Sidoit et par la détenue basque Marixol Iparraguirre Guenetxea. La littérature carcérale y est analysée chronologiquement, de l'éloge de la prison au XVI<sup>e</sup> siècle par un jeune protestant compagnon d'armes d'Agrippa d'Aubigné aux témoignages contemporains d'ex-prisonniers en Syrie ou à Guantànamo.

Les cas d'incarcération envisagés sont souvent liés à la violence politique de régimes totalitaires ou tyranniques (le franquisme, le nazisme, le stalinisme, la Syrie des Assad). L'atteinte à l'intégrité physique du prisonnier, les mauvais traitements, voire la torture, s'ajoutent alors à la privation de liberté. Théophile de Viau connaît l'épouvante liée à la peur d'être exécuté (il fut condamné à être brûlé vif en 1623), après avoir été jeté dans un cachot en 1623 à 33 ans ; il ne se remettra pas de ses deux ans de captivité et mourra en 1626. La torture est alors psychologique, comme pour Kœstler, arrêté en 1937 par les franquistes et qui attend la mort dans sa cellule.

Les écrits et pensées de prison révèlent dès lors comment il est possible de survivre dans de telles conditions. Car l'écriture, parfois « mentale » en l'absence de papier et de stylo, le recentrement sur la parole intérieure, sont des stratégies permettant d'éviter l'effondrement psychique. Il faut y ajouter la remémoration, l'imagination, mais aussi la foi : grâce à elle, Geneviève Anthonioz-De Gaulle, enfermée dans la nuit du *bunker* du camp de Ravensbrück, garde espoir et esprit de solidarité.

La détention est souvent vécue comme une désintégration, provoquant un sentiment d'étrangeté, d'évidement du moi, de doute sur son identité. L'écriture s'en ressent. Celle des journaux de prison apparaît souvent totalement différente du reste de l'œuvre (Kœstler refuse d'intégrer le sien dans son autobiographie) comme si la prison générait des configurations spécifiques. Les écritures les plus fortes naissent de ces circonstances, quand l'exigence d'un ou d'une auteur leur permet d'échapper aux clichés et aux redites, les « codes d'expression conventionnels » constituant, comme le note C. Trevisan, un « empêchement d'accès au réel » (p. 119)

La privation de liberté induit des écritures particulières, souvent empreintes de violence, passant par l'ironie (Albertine Sarrazin), situées à la lisière de la folie. Les textes de Loménie de Brienne, incarcéré avec les fous de Saint-Lazare pour 18 ans à compter de 1674,

sont excentriques, farcis de citations, emplis de procès imaginaires, et reconstituent mentalement une société imaginaire.

C'est que l'autre est nécessaire, bien que souvent inatteignable. Les lettres ne peuvent pas toujours être échangées à l'intérieur de la prison, elles sont soumises à censure lorsqu'elles s'adressent à l'extérieur. A. Sarrazin rêve alors d'une lettre « unique » où elle pourrait tout dire sans contrainte. Sade, de son côté, écrit à sa femme des lettres qui s'adressent en fait à des destinataires autres qu'elle (sa belle-mère ou le directeur de prison), s'adonnant à des monologues frénétiques devant des fantômes intérieurs.

La relation à l'autre, même imaginaire et devenu une instance intérieure, est fondamentale dans la mesure où l'identité exige d'être confirmée par un interlocuteur (H. Arendt, citée p. 122). La solitude des prisonniers est donc pire qu'une souffrance : elle atteint le psychisme.

À l'inverse, la surpopulation carcérale, est tout aussi destructrice : Jean-Christophe Sidoit révèle l'effarante promiscuité de la prison de Fresnes (3 personnes dans 9 m<sup>2</sup>), intensifiée par la présence continue de la télévision... sans compter la présence de rats nombreux. Dans l'espace minuscule et démentiel de la prison syrienne de Palmyre (48 m<sup>2</sup> pour 60 détenus) où il a été emprisonné pendant 12 ans, le communiste Moustafa Khalifé se protège des autres en se plaçant dans sa « coquille », terme qui devient le titre de son témoignage paru en français en 2007.

Loin de permettre une rédemption morale ou une réflexion sur l'acte qui a conduit à l'emprisonnement, la prison ne parviendrait qu'à rendre l'homme plus mauvais (Sade). Elle ne peut être conçue comme une expérience positive que par un renversement rhétorique (le monde extérieur est alors vu comme une prison). Seul Jean Giono qui n'y a vécu que quelques mois peut y voir un lieu matriciel susceptible de libérer la puissance de l'imagination.

Le volume ménage une place de choix à des écrivains et des réalisateurs de films ou de documentaires (Richard Brooks, Anush Hamzehian ou Janusz Mrozowski) qui se sont intéressés à la prison sans pour autant en avoir fait l'expérience, notamment à Truman Capote qui a accompagné deux meurtriers incarcérés jusqu'à leur mise à mort et dont le livre devait s'achever sur leur exécution.

La phrase de M. Iparraguirre Guenetxea qui clôt le volume insiste significativement sur la puissance de l'intériorité dans la lutte contre le délitement de soi et dans la reconquête imaginaire de la liberté : « Mes nuits sont le seul territoire où je me sens moi, où je peux être libre ».

Corinne Grenouillet, université de Strasbourg